UNE PAGE D'HISTOIRE LOCALE

Le Combat d'Aire

et

le Passage des Anglais

(2-18 Mars 1814)

Par PAUL DE LAFFITTE

Livre prêté par le commandant Michel CAILLEBAR à Jean-Claude CASTEX



AIRE-SUR-ADOUR, — Imprimerie J. LABROUCHE.

Mars 1924

UNE PAGE D'HISTOIRE LOCALE

Le Combat d'AIRE — et le Passage des Anglais

(2-18 Mars 1814)

Voici tout juste dix ans que, pour commémorer après un siècle écoulé le combat du 2 Mars 1814, je fis paraître dans *La Liberté du Sud-Ouest* du 2 Mars 1914 un article ayant pour titre : « Il y a cent ans. **Le Combat d'Aire.** » Le souvenir de cet événement et des faits auxquels il se rapporte est aujourd'hui si atténué et tend tellement à s'oblitérer encore davantage, que quelques-uns de mes amis, amis également du passé et de l'histoire locale, ont vivement insisté près de moi, à plusieurs reprises, pour que je fasse réimprimer ce récit. Après d'assez longues hésitations, j'ai fini par y consentir : si cet article a le tort de n'être, dans son ensemble, documenté que de seconde main, il a, je crois, l'avantage de reproduire et de condenser, en assez peu de lignes, tout ce qui avait été publié d'essentiel sur ce fait historique. J'ai surtout mis à profit la narration très pittoresque qu'en a donnée l'abbé Tauzin, curé de Saint-Justin, dans ses charmantes « *Chroniques landaises* », (1) et le récit, beaucoup plus détaillé et très technique du colonel — aujourd'hui général — J.-B. Dumas, (2) dans son grand

---

(1) *Chroniques Landaises — L'Invasion de 1814,* par l'Abbé J.-J.-C. Tauzin, curé de Saint-Justin-de-Marsan. 1 vol. de 80 pages, chez G. Foix, Auch, 1898.

(2) Le colonel J.-B. Dumas, officier et écrivain militaire très apprécié, après avoir commandé pendant plusieurs années le 34me régiment d'infanterie à Mont-de-Marsan, fut promu général de brigade, puis de division. Chef, au début de la guerre de 1914, d'une division du 17me corps d'armée, il fut, le 2 septembre de la même année, appelé à commander ce corps en remplacement du général Poline.

ouvrage sur « *les Manœuvres de couverture en 1813 et 1814* ». (1)

J'avais consulté aussi, mais sans grand avantage, je dois le reconnaître, trois brèves études parues à peu d'intervalle, dans l'ancienne « *Revue catholique d'Aire et de Dax* », en 1874, (2) sous la plume de deux prêtres éminents, contemporains et témoins des faits qu'ils rapportent, le vicaire général Duviella et le chanoine Larrieu, et sous celle d'un Aturin très épris des choses de sa ville natale, le docteur Léon Sorbets. Me serait-il permis de dire que le titre donné à deux de ces études : « *La Bataille d'Aire* », me semble exagérer singulièrement l'importance d'une rencontre qui ne fut pas une bataille rangée, mais un simple engagement secondaire, le principal il est vrai, — et de beaucoup — qui se soit produit entre la bataille d'Orthez (27 février) et la bataille de Toulouse (10 avril), dernier épisode de la campagne de 1814, et l'un des plus sanglants.

J'aurais voulu apporter à cette documentation une contribution plus personnelle, et j'avais espéré trouver des indications utiles, moins sur le combat lui-même, que sur le séjour que les alliés firent dans notre ville après le 2 mars et qui dura près de trois semaines, ou sur les réquisitions qu'ils purent y exercer, en compulsant les archives de la mairie d'Aire, et notamment le registre des délibérations du conseil municipal. Or, quel ne fut pas mon étonnement lorsque, en ouvrant le registre de l'époque, j'y trouvai une lacune tout-à-fait extraordinaire : les délibérations de l'année 1814 manquent, les feuillets en ont disparu, jusqu'au 3 juin, par conséquent pour la période correspondant au séjour des alliés. J'en fus naturellement très frappé, me demandant si cela pouvait être attribué à un simple effet du

---

(1) *Neuf mois de campagne à la suite du maréchal Soult*, par le lieutenant-colonel J.-B. Dumas, breveté d'Etat-major. 1 vol. de 610 pages chez Charles Lavauzelle, librairie militaire, Paris.

(2) *a) Souvenirs de la Bataille d'Aire*, par M. Duviella, vicaire général. (Revue Catholique d'Aire et de Dax. Aire, imprimerie L. Dehez, livraison du 24 janvier 1874.)

b) Bataille d'Aire, par M. Larrieu, chanoine. (it. du 28 février 1874).

c) Derniers détails sur la bataille d'Orthez et le combat d'Aire, par le Docteur Léon Sorbets. (it. du 28 mars 1874.)

hasard. Je me rappelai alors ce qui s'était passé au moment de l'entrée des alliés dans une foule de villes où les représentants de l'autorité municipale, peu disposés à s'incliner devant l'invasion, et à abaisser devant les drapeaux étrangers le drapeau tricolore qui était encore celui de la France, furent destitués et remplacés par des administrateurs dévoués aux Bourbons, ou du moins mieux disposés à les accueillir, comme à St-Sever presque au même moment (1). Quelque chose d'analogue ne s'était-il pas passé chez nous, et des délibérations ou des adresses n'auraient-elles pas été prises ou votées dont plus tard les auteurs ou quelques-uns de leurs descendants auraient été heureux de faire disparaître les traces ? Un moyen bien simple m'était donné de faire des recherches dans ce sens. Je pris et consultai à l'instant même les actes de l'état civil, et je constatai qu'en effet dès le 5 mars, c'est-à-dire deux jours après l'entrée des Anglais, les actes de l'état civil avaient cessé d'être signés par le maire alors en exercice et portaient la signature d'un nouveau magistrat, dont les fonctions ne durèrent que jusqu'au 15 mai. Il serait sans doute excessif de prétendre que ce soit avoir résolu la question que de l'avoir posée. Mais la coïncidence est au moins singulière, et valait, je crois, la peine d'être signalée.

Sous le bénéfice de ces observations préliminaires, je reproduis intégralement, et sans y rien changer, l'article paru dans *la Liberté du Sud-Ouest*, du 2 mars 1914, en le faisant suivre d'une autre article sur le chef des forces anglaises, Sir Rowland Hill, inséré dans le numéro du même journal du 5 août 1910, et de brèves explications qui m'ont semblé nécessaires pour redresser quelques erreurs et pour éclaircir quelques points douteux.

---

(1) L'abbé Tauzin rapporte que M. de Toulouzette, maire de cette ville, fut mandé à Bordeaux près du duc d'Angoulême « pour rendre compte de son refus de proclamation, et remplacé par le baron de Cauna dont le royalisme ardent était mieux en rapport avec les circonstances ». (*L'invasion de 1814*, page 53).

IL Y A CENT ANS...

LE COMBAT D'AIRE

(2 MARS 1814)

Le mois de février qui vient de finir a ramené notre attention vers les noms immortels de Champaubert, de Vauchamps, de Montereau, de Montmirail, où l'Empereur à la tête de quarante mille hommes, en face de deux cent mille adversaires, se portant sur la Marne quand l'ennemi le croyait sur la Seine, et sur la Seine quand il le croyait sur la Marne, coupant les communications des alliés, les battant, les rebattant l'un après l'autre, remporta ses dernières victoires, aussi belles au dire des hommes du métier, que celles qui lui avaient ouvert naguère les portes des grandes capitales d'Europe.

Or, à la même heure, et à l'autre bout du territoire, le sol français était envahi par d'autres coalisés : 72.000 hommes, Anglais, Espagnols, Portugais, sous l'habile direction de Wellington, avaient franchi la Bidassoa, puis la Nive, le Gave et l'Adour. Après avoir investi Bayonne, ils avançaient avec lenteur mais avec persévérance, à chaque instant arrêtés dans leur marche par la résistance et les savantes disposions du maréchal Soult, duc de Dalmatie, à la tête d'environ 45.000 combattants.

Après la sanglante bataille d'Orthez (27 février 1814) qui avait coûté 2.500 hommes tués ou blessés à chacune des deux armés en présence, le maréchal Soult avait opéré sa retraite en bon ordre par Sault-de-Navailles et Hagetmau sur Saint-Sever, où il arriva dans la nuit. Dans la matinée du 28, ayant

rompu les ponts derrière lui, il franchissait l'Adour et s'installait au bivouac sur la rive droite, à la jonction des routes de Tartas, de Mont-de-Marsan et d'Aire.

A présent Bordeaux allait être menacé, et la conservation de cette grande ville à laquelle l'Empereur attachait le plus grand prix, au point de lui avoir sacrifié 45.000 hommes qui, sur les bords de la Seine, auraient pu changer la face des choses, se trouvait sérieusement compromise. Le maréchal aurait pu prendre la direction du nord et faire de Bordeaux le but de sa retraite. Mais, estimant que les alliés n'oseraient pas s'engager dans la solitude des Landes en sachant les Français sur leurs derrières, jugeant d'ailleurs impossible de ravitailler dans ces régions désertes son armée qui manquait de tout, croyant que la menace d'une offensive dans le flanc de l'adversaire empêcherait celui-ci de s'acheminer vers cette ville, il résolut de la couvrir par une protection indirecte et une défense latérale. Il arrêta donc la marche de ses colonnes vers le nord pour les porter à l'est, vers Aire et Barcelonne où étaient réunis des approvisionnements considérables, et de là les diriger vers Tarbes et Toulouse où il espérait donner la main à l'armée de Catalogne sous les ordres du maréchal Suchet.

Dans l'après-midi du 28 février, l'armée française se mettait en marche vers Grenade, d'où le maréchal envoyait le soir même un long rapport au ministre de la guerre pour exposer les raisons stratégiques qui ne lui avaient pas permis de s'arrêter à Saint-Sever et de le défendre; il ajoutait qu'à Grenade il n'y pas non plus de bonne position : « J'espère, disait-il, en trouver une excellente à Aire où « je serai placé de manière à empêcher les ennemis « de marcher sur Bordeaux ou sur Toulouse avant

« de m'avoir de nouveau attaqué..... La position
« d'Aire et de Barcelonne que je vais prendre rem-
« plit ce double objet ; si l'ennemi m'y attaque, je
« suis en état d'y livrer une nouvelle bataille. »

Le lendemain 1er mars, l'armée française, après avoir rompu le pont de Grenade, remontait la rive droite de l'Adour jusqu'à Barcelonne. Elle était répartie en trois corps sous les ordres de trois chefs d'une valeur éprouvée et d'un mérite incontestable, les généraux Clausel, Drouet d'Erlon et Reille, qui tous devaient être élevés un jour au rang et à la dignité de maréchaux de France.

Le duc de Dalmatie savait que Wellington, ayant transporté son quartier général à Saint-Sever, avait fait franchir l'Adour à son armée, tant à gué que sur le pont sommairement réparé. Mais il ignorait que sous les ordres de sir Rowland Hill une partie des troupes alliées, comprenant les divisions Stewart et Le Cor, s'était maintenue sur la rive gauche du fleuve, et par Samadet et Coudures s'était portée sur les hauteurs de Montgaillard et de Saint-Savin ; tandis que le général Fane et sa cavalerie occupaient la plaine de Renung et l'ancien monastère du Saint-Jean-de-la-Castelle, sur le territoire de Duhort.

Dans cette ignorance, le maréchal ayant rejoint à Barcelonne le gros de ses troupes dans la soirée du 1er mars, avait laissé le corps de d'Erlon à Cazères avec mission de garder la route de Bordeaux par Villeneuve-de-Marsan. Le général Clausel reçut l'ordre de se porter, le 2 mars au point du jour, à Aire par le pont de Barcelonne, le seul qui reliat alors dans cette région les deux rives de l'Adour, celui d'Aire ayant été emporté au mois de février 1793 par une crue du fleuve, et de prendre position avec ses trois divisions sur les hauteurs dominant la vallée du Brousseau, à l'ouest de la ville ; de

placer de l'artillerie pour battre la route de Cazères, et de protéger le mouvement du comte d'Erlon, en gardant le reste de ses canons en réserve pour battre la route de Pau.

Ce même jour 2 mars, le corps de Reille devait se développer sur la rive droite, entre Barcelonne et les rares et misérables constructions qui seules existaient alors sur cette rive en face de la ville d'Aire, pour soutenir d'Erlon, si ce dernier était obligé de se replier à l'est de Cazères. Dans ce cas, celui-ci serait aussi protégé par l'artillerie de Clausel établie sur la culée gauche de l'ancien pont dont la culée droite existe encore de nos jours. Les autres batteries de Clausel étaient portées : une sur la route en face de l'hospice, une autre sur le mamelon du Château, la dernière enfin au point de bifurcation des routes de Pau et de Geaune.

Les troupes de Clausel parties le matin de Barcelonne avaient traversé Aire, et dès dix heures avaient pris position : la division Villatte sur les hauteurs de Lasserre et de Laclavère ; la division Harispe à Nozeilles ; la division Paris entre Nozeilles et Larquérat, couvrant la ville d'Aire et les approvisionnements qui y étaient réunis.

Ce fut la cavalerie de Fane qui, débouchant la première, engagea vers midi le combat qui dura jusqu'au soir. Le général Hill avait quitté Montgaillard de grand matin avec ses deux divisions. La division Le Cor arriva sur le Brousseau vers deux heures par les hauteurs de la Castelle ; la division Stewart seulement vers trois heures. Nous ne voulons pas rapporter ici les phases et les détails du combat dont on peut suivre le récit avec beaucoup d'intérêt dans le grand ouvrage du colonel Dumas (aujourd'hui général) : *Neuf mois de Campagne à la suite du maréchal Soult.*

Disons seulement que la division Le Cor, lancée la première contre les hauteurs de Nozeilles, fut rudement reçue par la division française du général Harispe, et dut reculer. Hill dirigea alors la division Stewart contre les hauteurs de Laclavère défendues par Villatte. Après un combat acharné, les assaillants réussirent à prendre pied par Lafitaou et l'éperon de Lasserre sur le plateau de Laclavère d'où, se portant au secours de Le Cor, ils enfoncèrent le flanc droit de Harispe, rejetant ses troupes sur leurs réserves, et les coupant d'Aire. Villatte, abandonnant la défense des hauteurs, se réfugiait dans la la ville, et se repliait ensuite vers le pont de Barcelonne et celui de Bernède sur le Lées, rompant les ponts après le passage de ses troupes. L'œuvre de destruction fut si rapidement accomplie qu'elle faillit compromettre le salut de nos derniers bataillons. Un régiment français débouchant de Nozeilles arriva en effet sur le Lées comme la nuit était déjà venue, et fut reçu par l'ennemi qui l'avait devancé. Il eut été détruit ou fait prisonnier sans la présence parmi les Français d'un enfant de la ville, le capitaine Despaignet qui, grâce à la connaissance approfondie qu'il avait du pays, conduisit ses compagnons d'armes, par un sentier détourné, à quelques centaines de mètres en amont où il leur fit franchir le Lées sur des arbres jetés en travers du courant.

Dès cinq heures du soir, le corps de Reille avait été dirigé de Barcelonne, par le pont au sud de cette localité, sur la rive gauche, pour appuyer et recueillir les troupes de Clausel. Le lendemain 3 mars, les divisions de Clausel et de Reille continuaient leur retraite, sans être inquiétées, par Madiran, jusqu'à Maubourguet où se porta le quartier général, couvertes à l'arrière-garde par la cavalerie du général Berton à Viella. Enfin le corps de d'Erlon

qui dans la matinée du 2 mars avait évacué Cazères après un engagement assez vif, arrivait le 3 à Plaisance pour continuer son mouvement vers Marciac.

L'avant-garde des Anglais s'était installée, le soir du combat, dans la cour de l'Evêché d'Aire où elle passa la nuit. Le lendemain, tous les ponts étant rompus, le temps affreux, la pluie qui n'avait cessé de tomber depuis plusieurs jours grossissant l'Adour et ses affluents, avait établi une barrière entre les deux armées.

D'après les états de situation des deux partis en présence avant la bataille d'Orthez et les pertes subies sous cette ville le 27 février, on peut estimer le nombre des troupes engagées près d'Aire à 8 ou 10.000 hommes du côté Français, à 12 ou 14.000 pour les Anglo-Portugais. Ceux ci perdirent 450 hommes tués ou blessés parmi lesquels le général Barnes, Anglais, blessé, et le colonel Hood tué. Celui-ci fut enseveli au Mas en grande pompe, le lendemain du combat. Du côté des Français, les pertes dont le chiffre est difficile à évaluer durent être égales ou supérieures. Les généraux de brigade Dauture et Gasquet figuraient au nombre des blessés. Tous les magasins de vivres d'Aire et de Barcelonne tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Quatre jours plus tard, le 6 mars, Wellington reçut à Saint-Sever où son quartier général fut maintenu jusqu'au 10 mars, plusieurs émissaires bordelais avertis que le duc d'Angoulême avait rejoint l'état major des alliés. Ils venaient annoncer au généralissime que le général Lhuillier, commandant la place de Bordeaux, avait quitté la ville, avec les autorités, et lui demander d'envoyer un détachement de douze cents hommes qui suffirait, disaient-ils, pour occuper et garder la place. Après avoir hésité,

il accéda à leur demande, mais, craignant qu'un si faible détachement fut insuffisant ou exposé à des surprises, il dirigea par Mont-de-Marsan sur Bordeaux trois divisions avec des canons, et une brigade de cavalerie, sous les ordres du maréchal Bèresford.

Six jours plus tard, celui-ci faisait son entrée à Bordeaux dont le maire Lynch, fait successivement chevalier, puis officier de la légion d'honneur, et comte de l'Empire, fit ouvrir les portes aux alliés, ce qui valut à cette ville, la première où fut proclamée la royauté de Louis XVIII, d'être dénommée « la ville du 12 mars ». Ainsi fut déjoué le calcul du maréchal Soult que les Anglais n'oseraient pas s'acheminer sur Bordeaux « tant qu'il serait sur leurs flancs et leurs derrières ». Ce genre de calcul, convenable à Napoléon, dont on avait peur, n'était pas aussi fondé, dit justement M. Thiers, de la part même de ses meilleurs lieutenants qu'on ne redoutait pas, à beaucoup près, autant que lui. L'événement ne le prouva que trop.

Tels furent les événements qui s'accomplirent, il y a un siècle, dans notre région, où pendant longtemps ceux qui en avaient été les témoins en transmirent à leurs descendants le souvenir ému et fidèle. Il y a trente ans encore, on entendait souvent des récits de ce que nos pères appelaient familièrement « le passage des Anglais ». Pourquoi ce souvenir tend-il à s'effacer ? On peut prévoir l'époque, peut-être pas très lointaine, où ceux qui viendront après nous, bourrés dès l'école de leçons et de connaissances qui ne leur apporteront dans leur existence ni utilité, ni profit, ignoreront les pages les plus intéressantes, les faits les plus touchants de l'histoire locale. Contre cette tendance il me semble qu'on ne saurait assez protester, assez tenter de réagir. C'est

ce que j'ai essayé de faire en écrivant ces lignes, et en me souvenant aussi de ces vers d'Henri Chantavoine, trop peu connus, mais toujours vrais et toujours bons à redire :

> C'est aimer son pays que d'aimer son chez soi :
> La petite patrie est fille de la grande.
> Ici, l'air et le sol ressuscitent pour moi
> L'âme des bons aïeux qui revient de la lande.

PAUL DE LAFFITTE.

(*Liberté du Sud-Ouest* du2 Mars 1914.)

A PROPOS DE SIR ROWLAND HILL

La Liberté du Sud-Ouest, dans son numéro du 1er août, a reproduit une chronique du *Times* attribuant à Sir Rowland Hill l'invention du timbre-poste. Ce nom évoque le souvenir d'un homme dont le portrait figurait, il y a plus de trente ans, en tête de chaque numéro du journal *le Timbrophile* — que dirigeait à cette époque le philatéliste Pierre Mahé — avec cette simple mention : « Sir Rowland Hill, créateur du timbre-poste en 1840. »

Mais ce nom rappelle aussi des souvenirs d'un autre genre à ceux qui ont étudié avec quelques détails l'histoire de la retraite de l'armée des Pyrénées commandée par le maréchal Soult, devant les armées alliées venant d'Espagne sous les ordres de Wellington, au mois de mars 1814.

Un corps Anglo-Portugais, comprenant la division anglaise Stewart, et la division Portugaise Le Cor, avait pour chef le général Anglais Sir Rowland Hill. C'est ce général qui, le 27 février 1814, à la sanglante

bataille d'Orthez, commandait l'aile droite des alliés ; il contribua puissamment à la victoire en faisant reculer devant lui la gauche française constituée par le corps du général Clausel.

Trois jours plus tard, le 2 mars, sur la rive gauche de l'Adour, le même général Anglais retrouva devant lui le général Clausel, dont les troupes étaient chargées de couvrir la position d'Aire. Après un combat qui dura depuis midi jusqu'au soir, le corps de Sir Rowland Hill tourna la gauche de la position, rejeta les Français sur le Lées, et entra victorieux dans Aire. Il occupa cette ville jusqu'au 18 mars, et profita des loisirs que laissait aux alliés la retraite du maréchal Soult sur Toulouse, pour donner à ses soldats quelque repos, voire même quelques plaisirs qui ne rappelaient d'ailleurs que de très loin les délices de Capoue.



Il offrit un bal aux dames de la ville « qui s'y « rendirent en tremblant, et comprenant bien que « cette invitation était un ordre. Comme, aux appro- « ches de l'ennemi elles avaient enfoui leurs bijoux « et caché leurs plus belles toilettes, malgré la « rigueur de la saison quelques-unes y parurent en « robe d'indienne. » (*L'invasion de 1814*, par l'abbé J.-J.-C. Tauzin, curé de Saint-Justin-de-Marsan, page 61.) Le souvenir de ce bal, et de ce divertissement « par ordre » est demeuré vivant à Aire où l'on conserve encore, dans la maison où il fut donné, quelques vestiges matériels de cette soirée peu banale.

Mais qui pourrait après un siècle bientôt écoulé, nous dire quelle parenté unit au lieutenant de Wellington l'ingénieux créateur du timbre poste ? Quel érudit pourrait nous dire s'il fut sonfils, son descendant, ou un simple collatéral ?

Il y aurait cependant quelque intérêt à connaître

le lien qui rattache au sabreur intrépide et galant de 1814 l'homme qui devait vingt-six ans plus tard contribuer puissamment, avec son petit carré de papier gommé, à faciliter les relations au dedans comme au dehors des frontières, et aider ainsi à l'échange de la pensée et des produits de l'activité humaine sur un champ de bataille non moins disputé, mais autrement fécond, que celui où se rencontraient nos ancêtres. (1)

PAUL DE LAFFITTE.

(*Liberté du Sud-Ouest* du 5 Août 1910.)

Note A. — Le colonel Dumas qui rapporte « d'après l'abbé l'abbé Tauzin et les traditions locales » (2) que le soir du 27 févier 1814, Wellington logea à Hagetmau à la maison Saint-Christau, révoque en doute, ou même conteste formellement contre le même auteur et « la tradition locale », que le maréchal Soult ait logé à Aire le soir du 1er mars « dans l'hôtel de la famille Du Souilh, propriété actuelle de M. Doris, près de la cathédrale », (3) qui fut il y a quelques années le Collège Saint-Louis.

Il en donne pour raison unique que la veille du combat tous les ordres de mouvement, rapports et autres documents signés par le maréchal sont datés de Barcelonne où était le quartier-général. « Il est donc improbable, dit-il, que le

1. La question, posée dans *l'Intermédiaire des Chercheurs* par un de mes amis, érudit et collectionneur inlassable, est demeurée sans réponse.

2. Lieutenant-colonel Dumas, *Neuf mois de campagne*, etc., page 442.

3. It., page 454.

maréchal ait été se loger *isolément* à Aire, alors que son quartier-général et son armée étaient sur la rive droite, » à Barcelonne.

Cependant il s'agit ici d'une tradition constante et unanimement rapportée, que j'ai recueillie moi-même bien souvent de la bouche de mes grands parents, contemporains des événements de mars 1814. Un autre contemporain, l'abbé Duviella, écrit (1) que le maréchal Soult avait occupé, avant le 2 mars, le logement « que Wellington occupa plusieurs jours après lui dans la plus confortable maison de la ville, appartenant aujourd'hui à MM. Doris et Lajard ». Je dois ajouter qu'en sens inverse on n'a conservé à Barcelonne aucun souvenir que le maréchal ait logé dans cette localité.

Le colonel Dumas écrit d'ailleurs (2) « que dès le 1er mars Aire fut occupé par un piquet du 10me chasseurs à cheval ». Ce piquet ne pouvait-il pas former l'escorte du maréchal à Aire, pendant que les services de l'armée étaient restés à Barcelonne, *d'où ils devaient se rendre à Aire* le lendemain 2 mars. (Ordre de mouvement du maréchal. Barcelonne, 1er mars.)

Note B. — L'abbé Tauzin écrit : « Wellington établit « son quartier général à Aire (3-18 mars) et occupa à l'hôtel « du Souilh la chambre habitée par le maréchal Soult la « veille du combat..... Sir Rowland Hill logeait à la maison « de M. de Laffitte. Il y offrit un bal aux dames de la ville, « etc..... » (3)

D'après ces lignes, on pourrait être surpris que le généralissime logé, comme dit l'abbé Duviella, dans la maison la plus confortable de la ville, eût laissé à un de ses lieutenants le soin d'inviter et de faire danser la société Aturine. Mais il n'en est rien. A ce moment Wellington, comme nous l'avons vu plus haut, était encore à Saint-Sever où il maintint le quartier général jusqu'au 11 mars, et où il menait grand train de maison avec une trentaine de personnes à sa table, y compris le duc d'Angoulême qui logeait chez M. de Basquiat,

---

1. Duviella, *Souvenirs de la bataille d'Aire*. page 12.
2. *Neuf mois de campagne*, page 456.
3. *L'invasion de 1814*, page 61.

et ayant avec lui une meute de quarante chiens remisée dans une métairie aux portes de la ville. (1)

Il suffit aussi de rapprocher ces dates : 2 et 11 mars, pour se rendre compte que c'est à tort que l'abbé Tauzin conteste que Wellington ait pu recevoir à Saint-Sever, le 6 mars, comme l'a écrit Henry Houssaye, (2) un émissaire de Lynch et des royalistes bordelais, venu pour lui demander de marcher sur Bordeaux. Le 6 mars en effet, Wellington et le quartier général des alliés étaient bien encore à Saint-Sever.

Le colonel Dumas rapporte d'après une note de police (archives de la guerre) et une lettre du général Travot en date du 13 mars, (3) « que le quartier général est arrivé le « 11 mars à Aire ; lord Wellington, le duc d'Angoulême, « l'évêque d'Aire, M. de Caux de Capperal, y sont. » On peut affirmer au contraire sur la foi de la tradition la plus constante et la plus sûre que le duc d'Angoulême et l'évêque d'Aire ne sont pas venus à Aire avec Wellington.

Le duc d'Angoulême, cédant aux instances des royalistes bordelais, se rendit de Saint-Sever à Bordeaux où, dans ce moment décisif pour la Restauration des Bourbons, sa présence était autrement importante et nécessaire. Il fit son entrée dans cette ville le 12 mars, deux heures après les Anglais de Béresford. (4) Quant à l'évêque d'Aire que l'auteur — ou son typographe — appelle « M. de Caux de Capperal » et qui s'appelait « de Cahuzac de Caux », sa venue aurait été trop remarquée pour que le souvenir n'en ait pas été conservé. Or, non seulement les contemporains, Duviella et Larrieu, non plus que la tradition locale,

---

1. Léon Dufour, *A travers un siècle*, p. 235. Durant le séjour de Wellington à Aire, cette meute fut remisée à la Fontan, propriété située au bord du ruisseau des Arribaous, entre les côteaux du Portugal et du Castéra, plantée alors en vignobles. La récolte de 1813 avrit été exceptionnellemect abondante. Les soldats français en retraite, ne voulant pas que les Anglo-Portugais pussent en profiter, intimèrent au tenancier l'ordre de répandre le contenu de ses fûts. Sur son refus formel, ils les crevèrent à coups de baïonnettes, et le vin s'en alla grossir les eaux du ruisseau.

2. *1814*, page 242.

3. *Neuf mois de campagne*, etc., 455.

4. Henri Houssaye, *1814*, page 245 ; et Thiers, *Histoire de l'Empire*, t. 4, p. 43. W. Napier, ancien aide de camp de Wellington, dit expressément dans son *Histoire des guerres de la Péninsule de 1807 à 1814*, que « le duc d Angoulême « avait suivi le quartier général depuis St-Jean-de-Luz jusqu'à St-Sever »

n'en ont pas fait mention, mais l'abbé Légé, toujours si empressé à accueillir les racontars les plus futiles et les moins fondés, n'y fait aucune allusion dans ce qu'il rapporte des dernières années de ce prélat, (1) et il en est de même de l'abbé Degert dont la documentation est autrement sûre et complète. (2)

Note **C.** — S'il faut en croire les récits de Duviella et de Larrieu, alors élèves du Petit Séminaire, « les Anglais, pour « s'épargner la peine d'ensevelir leurs morts, auraient jeté « un bon nombre de cadavres dans la rivière où plus tard « des pêcheurs entraînaient avec leurs filets plus d'ossements « humains que de poissons à quelques kilomètres en aval de « la ville ». (3)

Le chanoine Larrieu rapporte, de son côté, qu'en visitant le champ du combat, on ne trouva pas un seul cadavre d'Anglais. « Qu'en avait fait le vainqueur ? Il fut dit, à tort « ou à raison, qu'il avait recueilli et mis en lieu sûr les « blessés, et qu'il avait livré les morts au courant de l'Adour, « excepté un officier supérieur inhumé en grande pompe le « lendemain du combat. » (4) Il s'agit sans doute du colonel Hood. Sans contredire ces récits concordants, mais peut-être un peu grossis par des imaginations juvéniles, il est permis de croire que tous les morts ne furent pas ainsi jetés dans le fleuve. Sur les confins des territoires d'Aire et de Duhort-Bachen, et près de la rive gauche du Brousseau, non loin de la métairie de Lafitaou, mais plus près de la maison dénommée précisément « à l'Anglés », il est une parcelle de terrain désignée maintenant encore sous ce nom : « aou cémitèri dous Anglés. »

---

1. Joseph Légé, *les Diocèses d'Aire et de Dax sous la Révolution française*. Aire-sur-Adour, 1876, t II, p. 255.

2. Philibert-Roger de Cahuzac de Caux, né au château de Caux, diocèse de Carcassonne, le 2 décembre 1745, coadjuteur d'Aire en 1780, évêque en 1783, fut un des trente-huit membres de l'Episcopat français qui, lors de la conclusion du Concordat de 1801, refusèrent de se soumettre à l'appel du Pape et de donner leur démission. Il suivit les Bourbons à Paderborn, puis en Angleterre, et se para toujours du titre d'Evêque d'Aire jusqu'à sa mort survenue en 1817, (A. Degert, *Histoire des évêques d'Aire*, chez Beauchesne, rue de Rennes, 117, Paris 1908, pages 230-331.)

3. *Souvenirs de la bataille d'Aire*, p. 10.

4. *La bataille d'Aire*, p. 36.

Plus haut en remontant le Brousseau, dans un champ du Capon, sur les confins immédiats du champ de bataille du 2 mars, un métayer, recurant un fossé, trouva, il y a une trentaine d'années, et m'apporta un boulet en pierre, de la grosseur d'une mandarine. Ce boulet, que j'ai conservé, est en ophite. Je m'expliquai d'abord assez mal sa présence en ce lieu. Mais je suis maintenant très porté à croire que c'est bien un projectile français de 1814, de fabrication Dacquoise : Dufourcet raconte en effet qu'aux approches des Anglais, le métal étant venu à manquer pour fondre des boulets, on avait préparé à Dax « en guise de projectiles, un amas de boulets d'ophite », (1) pierre qu'on extrait en abondance des carrières de Saint-Pandelon.

Il y a quelques années également, au cours de travaux effectués dans la propriété de M. Robert, sur le côteau du Portugal, on mit à découvert de nombreux projectiles en fonte de fer, de divers calibres, sur l'emplacement d'une batterie que le commandement français avait disposée en cet endroit pour parer à une attaque de la ville par le nord.

Note D. — Je ne peux résister, en terminant, au plaisir de reproduire une page que, de sa plume toujours enchanteresse, notre éminent compatriote J. de Pesquidoux vient de consacrer à une prouesse épique des cavaliers rouges de Wellington et qui eut pour théâtre la fameuse côte de Magnan, située à cinq kilomètres à l'est du Houga, sur la route de Nogaro à Mont-de-Marsan :

« J'ai connu, enfant, des anciens et des anciennes qui,
« enfants eux-mêmes à cette époque, virent le duc de Fer, (2)
« hautain et droit sur son cheval, la face rasée, traverser la
« contrée, traînant un interminable bagage à sa suite.
« D'aucuns se souvenaient d'une prouesse de sa cavalerie.
« En retard peut-être, ou touchée par un ordre de ralliement
« urgent, elle descendit au galop, officiers en tête, la côte

1, E. Dufourcet, *Aquitaine historique et monumentale*, t. I, p. 44.

2. Le duc de Wellington avait un corps et une volonté de fer, ce qui le fit surnommer par ses compatriotes *Iron Duke* (duc de fer) ; voir notamment *le Dictionnaire d'Histoire et de Géographie* de Bouillet, Paris, Hachette, article Wellington.

« de Magnan, longue de deux cents mètres, célèbre dans la
« contrée pour sa rapidité, et redoutée pour les accidents
« qu'elle occasionnait. Du sommet, en vérité, on croit bien
« plus plonger que descendre dans le val qu'elle commande.
« Aucun cavalier ne roula. C'est que le destin les attendait
« un peu plus outre dans les plaines de Barcelonne, sous les
« murs d'Aire qui avait déjà vu venir Alaric, et les Sarrazins
« courant s'amonceler à Poitiers, sous le marteau sanglant
« de d'Héristal.... Mais l'étonnement suscité par cette course
« au précipice traversa les générations, comme le bruit du
« tonnerre entendu sous la ruée des escadrons. » (1)

Tel est le récit, et telle fut la splendide chevauchée. Mais je dois ajouter qu'il m'est absolument impossible de l'interpréter comme son brillant narrateur, et d'y voir le prélude d'une action sanglante dans les plaines de Barcelonne ; car, après le combat du 2 Mars qui fut livré à l'ouest d'Aire, l'armée française ne traversa ces plaines que pour se replier en deux colonnes, en bon ordre, et sans être aucunement inquiétée, sur Plaisance et Marciac par la rive droite, et sur Madiran et Maubourguet par la rive gauche de l'Adour. L'arrêt et le séjour des alliés à Aire pendant près de trois semaines prouvent bien qu'il n'y eut plus dans cette région aucun engagement de cavalerie, ou autre, comme tous les documents, tous les rapports en font foi.

Ce qui est vrai, ce qui est certain, c'est que, pendant ce laps de temps, Barcelonne logeait 4.000 hommes d'infanterie et de cavalerie, et que Le Houga reçut et logea, le 9 mars, 700 chevaux de hussards qui en repartirent le 10, se portant par Villeneuve sur Bordeaux, (2) où ils étaient appelés, *en toute hâte,* pour renforcer le corps de Béresford qui fit son entrée dans cette ville trois jours après, le 12 mars, suivi à deux heures près, comme on l'a vu plus haut, par le duc d'Angoulême.

Or, à cette époque, il n'existait à Aire ni pont sur l'Adour — le pont actuel date de 1834 — ni communication directe

---

1. *Le livre de Raison*, V. par Joseph de Pesquidoux, *Revue des Deux-Mondes* du 1er Janvier 1924, p. 181.
2. Lieutenant-Colonel Dumas, *Neuf mois de Campagne, etc.* page 455.

avec Le Houga, la route actuelle par Subéhargues, le bois de Béros et Saint-Aubin, n'ayant été livrée que vers 1860. Aire et Barcelonne ne correspoudaient avec Le Houga que par Vergoignan, Luppé, les Deux-Ponts et *Magnan*. C'est donc cette route que durent prendre les hussards que Wellington dirigea sur Bordeaux ; et ce fut la chevauchée des cavaliers rouges descendant à magnifique allure, et bride abattue, la côte de Magnan.

Sachons gré à l'auteur du *Livre de raison* de l'avoir si bien sauvée de l'oubli.



Aire-sur-Adour. — Impr. J. Labrouche